

Heureusement—car déjà ces trois messieurs faisaient de singulières remarques sur le courage de M. Fabien d'Asmolles, qui cependant possédait une réputation de bravoure incontestable, — heureusement une voiture fermée, un modeste flacre se montra enfin dans l'avenue, et Roland de Clayet en vit descendre le vicomte Fabien et deux officiers de hussards en petite tenue.

— Hum ! murmura avec humeur le petit M. Octave, est-ce que le vicomte se moque de nous ?

— Hein ? fit Roland.

— D'abord, il se fait attendre vingt minutes, observa M. Edmond.

— Ensuite il nous amène des officiers, ce qui semble nous dire qu'il a craint qu'on ne voulût arranger l'affaire.

— Certes ! fit le petit M. Edmond avec colère, avec nous les duels sont tout aussi sérieux qu'avec des officiers.

Le vicomte Fabien s'approcha des trois jeunes gens et les salua.

— Permettez-moi, messieurs, dit-il, de vous présenter mes deux cousins, le comte et le vicomte d'Olvy.

Les lieutenants saluèrent les témoins de Roland, et Fabien se retira. Puis l'un d'eux s'approcha de Roland et lui dit :

— Bien que ceci soit en dehors de tous les usages, il paraît, monsieur, que des circonstances impérieuses font un devoir à M. Fabien d'Asmolles de vous demander avant la rencontre, une minute d'entretien.

Un sourire hautain glissa sur les lèvres de Roland.

L'officier comprit ce sourire.

— Oh ! rassurez-vous, monsieur, dit-il, Fabien se bat toujours quand il est insulté ; mais il est question de votre oncle, paraît-il.

— Soit, dit Roland.

L'officier fit signe au vicomte.

Celui-ci, qui causait avec les petits jeunes gens, s'approcha de Roland et le prit à l'écart, au grand étonnement du jeune M. Octave, qui dit avec humeur à l'autre officier :

— Ah ça, monsieur, je commence à trouver tout ceci au moins singulier, et notre rôle, à mon ami et à moi, devient assez ridicule. Est-ce que ces messieurs vont s'embrasser à présent ?

— Monsieur, répliqua l'officier avec une courtoisie parfaite, soyez patient et calme, on se battra. Du reste, avant de monter sur vos grands chevaux, veuillez songer que vous êtes simplement témoins, et que si la vie du jeune homme que vous assistez vous est à charge, les convenances vous obligent à le dissimuler.

Et l'officier tourna le dos au bonhomme.

Or, voici quel était l'entretien du vicomte Fabien d'Asmolles et de son ancien ami Roland de Clayet :

— Monsieur, lui dit le vicomte en prenant son adversaire par le bras, ce qui scandalise au dernier degré le jeune M. Octave, je n'ai pas l'habitude d'être en retard, et j'arrive même assez souvent le premier. Mais si je vous ai fait attendre aujourd'hui, ne vous en prenez qu'à vous-même.

— A moi ?

— A vous.

— Par exemple !..

— Ecoutez donc, fit Fabien avec hauteur, vous avez un oncle, le chevalier de Clayet. Votre oncle est l'ami de mon père. Vous êtes même venu à Paris, il y a cinq ans, porteur d'une lettre de lui pour moi.

— Oh ! assez, monsieur, murmura Roland avec humeur.

— Pardon, dit Fabien, vous m'écouteriez jusqu'au bout. Ce matin, comme j'allais sortir, on m'a remis une lettre de votre oncle.

Roland fit un geste d'étonnement.

— Cette lettre, poursuivit Fabien, arrivée hier, avait été placée par mon valet de chambre sur la cheminée du salon. Je

suis rentré fort tard et me suis couché sans demander s'il y avait des lettres...

— Monsieur, interrompit Roland d'un air impertinent, mon oncle vous a donc écrit un volume, que vous avez perdu vingt minutes à lire sa lettre ?

— Non, monsieur ; mais j'ai répondu...

— A mon oncle ?

— Oui, monsieur. Il se peut que vous veniez à me tuer.

— Je l'espère...

— Telle n'est point mon opinion, répliqua le vicomte d'un ton dédaigneux ; mais enfin, il faut tout prévoir.

— Soit ! Eh bien ?

— Eh bien ! comme votre oncle m'avait fait l'honneur de m'écrire à propos de vous...

— De moi ?

— Oui. Voici sa lettre.

Fabien tendit à Roland une lettre que lut celui-ci :

" Mon cher Fabien, disait le chevalier, comme je vous ai un peu confié mon étourdi de neveu, je prends le parti de vous écrire confidentiellement pour vous consulter.

" Roland me parle d'un mariage. Il aime, dit-il et veut épouser une demoiselle de Chamery. Les Chamery sont de bonne maison. La demoiselle a, dit Roland, vingt mille livres de rente. Mais Roland est bien jeune, facile à s'enflammer, et, tout en lui donnant mon consentement, consentement dont il se passerait fort bien à la rigueur, je vous écris pour vous prier de me rassurer en me répondant quelques lignes.

" Je vous serre la main,

" Chevalier DE CHAMERY."

— Monsieur le vicomte d'Asmolles, dit Roland de Clayet après avoir lu cette lettre, je trouve mon oncle au moins singulier de supposer que nous ne pouvons faire nos affaires sans votre avis.

— Peut-être avez-vous raison, monsieur, répliqua Fabien ; mais enfin, du moment où votre oncle le chevalier a cru devoir me consulter, j'ai cru, moi, devoir lui répondre.

— Ah !

— Et voici la copie de ma lettre.

Fabien tendit un second papier à Roland qui lut :

" Monsieur et ami,

" Je n'ai que quelques minutes et suis forcé d'être bref.

" La demoiselle de Chamery que veut épouser M. Roland de Clayet se nomme de son vrai nom mademoiselle André Brunot. C'est une femme qu'on n'épouse pas. Je souligne le mot.

" J'ai essayé de le prouver hier à Roland. Roland m'a cherché querelle, m'a insulté, et je pars pour le Bois, où nous allons reprendre, les armes à la main, notre conversation d'hier. Au point où en est le cœur du pauvre garçon, toute morale est inutile, et je vais lui rendre un vrai service en lui administrant un coup d'épée qui le mettra au lit pour six semaines. Ce temps suffira, j'en suis sûr, pour le ramener à de plus saines idées sur le mariage et les aventures qui prennent des noms pompeux.

" S'il en était malheureusement autrement, mon cher chevalier, ni vous ni moi n'empêcherions notre pauvre Roland d'épouser la demoiselle André Brunot.

" Je vous serre respectueusement la main.

" Vicomte FABIEN D'ASMOLES."

Roland de Clayet était devenu pâle de colère en lisant cette lettre. Il la rendit à Fabien :

— Monsieur, lui dit-il, ce que vous avez écrit là va vous coûter la vie.

— Peut-être tranquillement Fabien.

— Vous allez mourir, acheva Roland ivre de rage, comme meurent les calomniateurs. Si la noble femme que vous insultez avait égard à vos instances, avait écouté... votre amour...

— Bon ! murmura Fabien en tournant le dos à Roland, il paraît que mademoiselle Brunot a prévu le coup.

Et il s'approcha des témoins de Roland :